

**Zeitschrift:** Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil  
**Band:** 10 (1942)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Codine  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-562753>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

revoir, comme les regards de ces troupeaux de boeufs qu'on mène à l'abattoir. Et nombre de ces yeux, nombre de ces regards, sont certainement de ceux qui peuvent voir dans votre coeur et le comprendre. Mais ils passent à côté. Et vous passez. Et, le temps d'une seconde, nous avons raté l'ami qui nous était destiné, l'ami unique que la vie destine à tout être humain, si vil soit-il, l'ami qui veut vous donner sa lourde fortune, en vous déchargeant de la vôtre. Nous l'avons raté. Car nous sommes inférieurs à ces chiens qui se rencontrent en route, se flairent et se disent: „Attends un peu que je te regarde! Tu est une pauvre bête qui me ressemble: peut-être as-tu quelque chose à me dire, une chose triste ou gaie, mais qui me concerne également, car je suis de la même espèce que toi.“

Un homme? — Il peut parler trente-six langues, y compris l'espéranto, et lorsqu'il voudrait s'adresser à un autre, il n'est pas sûr de pouvoir l'entendre. Il n'a même pas la curiosité du chien. Pourquoi aborder un homme? Il peut ne pas être de la même opinion que vous (car les hommes ont des opinions), et alors il faut le tuer, ou le laisser mourir seul, ce qui au fond revient au même.

## Codine

La vaste étendue d'eau frémissante sous la lune et bordée de rives mystérieuses me faisait croire que la terre avait subi un nouveau Déluge et que nous étions les seuls êtres restés vivants au monde. Un flux de bonheur m'envahit, un fort besoin de crier, de pleurer, ou même de me jeter à l'eau.

Tremblant d'émotion, je pris les mains de Codine qui riait de toutes ses belles dents, et lui dis:

Je t'aime, Codine!

Je le sais, Adrien, que tu m'aimes! ... et je suis navré de te l'entendre dire.

Pourquoi navré, Codine?

Navré que tu n'aies pas cinq ou dix ans de plus pour devenir mon frère de croix.

Il leva sa face vers le disque argenté du firmament qui la blanchit, et s'exclama avec amertume:

Mon ami Adrien! ... Un frère de croix! C'est une chose qui peut-être n'existe pas! Un frère de croix, c'est quelqu'un par lui-même, non pas par un autre, et alors son amour est grand, désintéressé, cher à notre coeur! Car, vois-tu, en rendant des services, c'est facile de se faire aimer. Mais, voilà, je suis arrivé à me demander aujourd'hui: ce quelqu'un par lui-même, peut-il encore aimer d'un amour très fort?

Codine passa la main sur son visage, puis alluma une cigarette. Il était embarrassé, ne sachant pas si je comprenais. Il le dit:

— Je vais t'expliquer comment ça se passe entre les hommes. — Tu as entendu dire que j'ai tué un homme, il y a douze ans, dans les saules en face de Guétchète: il avait été mon frère de croix, mais pour de vrai. Avant de devenir des ennemis à mort, nous nous sommes aimés...

Mois, surtout, j'étais, pour la première fois, aimé par un ami. J'avais dix-sept ans, je sortais d'une enfance de chien traqué. Je suis le fils de deux limaces! ... Mes parents me battaient et m'envoyaient voler des choses de rien du tout: une musette de froment dans le port, ou une poule chez les voisins. Pour toute gentillesse, ils me disaient que j'étais laid à faire avorter une femme enceinte. Dans la rue, mes camarades me caressaient de la même façon, mais ça ne dura pas plus loin que ma quatorzième année, où je commençai à les caresser, moi aussi à ma façon! Alors, mon sang s'empoisonna de tout le venin des serpents de la terre! A tous ceux qui osaient parler de ma laideur, je cassais les reins... Je crois bien que mon père est mort de ma main. — C'est alors que Tanasse apparut dans mon chemin et m'aima d'un coup! Il était beau comme Alexis, mais fort et généreux. Nous avions tous les deux dix-sept-ans. Ah! petit frère Adrien! C'est un grand miracle l'amour de l'homme! Quand, la première fois, je reçus son baiser d'ami, le monde changea de couleur. Je ne me battais presque plus, je supportais qu'on me dise que j'étais laid! Nous devîn mes frères de croix, et nous nous aimâmes sans intérêt, ça, il n'y avait pas de doute. — Mais huit mois plus tard, l'envie qu'il avait pour ma force gâta son sang: Tanasse eut un oeil faux, envieux. Il ne m'embrassa plus. Je ne dis rien, je pardonnai, et pour le faire revenir je l'aimai encore plus, j'évitai de paraître plus fort que lui. Car sa jalousie venait de là. Pourtant, il s'éloignait, il s'éloignait toujours, jusqu'au terrible jour où, au milieu de tous les amis, ses lèvres que j'embrassais m'ont appelé: „Gueule de singe!“ Pour la première fois de ma vie je pleurai. Je pardonnai. Tanasse glissait, glissait encore plus loin de moi. Il n'y eu pas un homme pour railler ma laideur avec plus de talent; et à la fin, voilà qu'il essaya de me battre! Je maîtrisai encore mon sang. Et mon frère Tanasse vint une nuit, accompagné de trois larrons, me chercher dans le fourré des saules pour me tuer pendant mon sommeil. Je le tuai, moi. Ecoute, maintenant, le jugement des hommes: ils m'ont acquitté; cependant j'étais criminel, car avec une bonne branche arrachée à un arbre j'aurais pu les mettre tous en fuite! Mais j'ai voulu, bien voulu tuer Tanasse, et j'ai réussi. Dis donc, Adrien, toi qui ne connais pas encore le mal de l'amour trompé, sache que cela est pire que la faim qui ronge le ventre, pire que la brûlure du fer rouge, pire que la mort!... C'est moi qui était tué alors, et c'est moi qu'ils envoyaient au bagne! Mets ça dans ton crâne, Adrien, et rappelle-toi plus tard: les hommes ne peuvent pas aimer, les hommes ne savent pas juger!... — Je peux t'aimer, moi, Codine, m'écriai-je. Je veux devenir ton frère de croix!

Codine me caressait les cheveux; il semblait douloureusement ravi. Il resta longtemps muet, puis:

— Je crois, moi aussi, Adrien, que toi seul tu pourrais aimer un forçat et faire un homme bon d'un criminel; mais **tu** n'es pas à l'âge d'engager ta parole. A part ça, tu sais: les frères de croix font le signe de la croix au couteau, sur leur bras gauche, et chacun boit le sang qui vient du coeur de son frère. Je puni de mort le frère

qui me trahit après avoir bu mon sang.

— Eh bien Codine: je boirai ton sang et tu me puniras de mort si je te trahis.

Codine sauta comme une bête féroce et fit trembler notre île! Le chien aboya. Assis sur mon séant, je vis Codine lever les bras vers le ciel et je crus qu'il allait toucher la lune avec ses mains. Il se frappa le front violemment:

— Dieu tout puissant! hurla-t-il, ouvrant ses bras, ça vaut encore la peine d'être homme, même quand on a une gueule de singe, si on peut se faire aimer, à tel point, par un enfant!

Et, se roulant sur moi, il m'écrasa les épaules avec ses lourdes pattes, prit ma tête entre ses mains et me regarda dans les yeux. Il me regarda, et je le regardai — et je n'ai jamais vu un homme plus beau que Codine en cet instant-là...

— Amil cria-t-il, aurais-tu le courage de me laisser égratigner ton bras pour que je goûte le sang de l'innocence?

— Oui!... Tiens, coupe!...

Je lui offris mon bras gauche, j'étais heureux à mourir de joie. Il s'accroupit devant moi et, sans me lâcher du regard, tira son couteau... Un instant il le tint, comme si j'allais le recevoir dans la poitrine... L'acier luit sous mes yeux... Je ne bougeai pas.

— Coupe, Codine!

Alors, arrêtant sa respiration, il ôta son chapeau et se signa par trois fois. Il me prit la main gauche... elle brûlait...

Avec la droite, il posa la pointe du coutelas au milieu et en dedans de l'avant-bras, et attendit... Je lui dis, souriant à sa face redevenue sauvage:

— Ris fort, Codine, et coupe!

Il rit très fort, et, tandis que ses yeux étaient fixés dans mes yeux, je sentis une petite brûlure en long et en large sur la chair. Les mains de Codine retombèrent tremblantes. Sa lèvre inférieure se mit également à trembler, nos yeux se portèrent sur la blessure: une croix asymétrique qui saignait légèrement. Il la fixa, hagard... Puis, sa tête s'inclina sur mon bras, ses lèvres sucèrent, et leur chaleur me fit mal...

Longtemps Codine resta ainsi... Il ne bougeait plus... semblait endormi. La tête et le corps formaient une masse inerte. Alors je baisai le sommet de son crâne comme, souvent, j'embrassais la tête de ma mère. Codine se releva, ses yeux étincelèrent dans la demi-obscurité. Presque machinalement, il prit le couteau et, brusquement, frappa deux coups secs, en croix, sur son volumineux avant-bras gauche. Le sang surgit. Il porta la blessure à mes lèvres:

— Bois ça, frère, et ton petit coeur saura ce que c'est que l'amour d'un forçat — comme le mien emportera dans la tombe l'amour d'un enfant!... Je bus le sang de Codine, pendant que le chien nous regardait avec ses yeux impatients.

Cette belle nuit prenait fin.